



Pour éviter la mise en place d'une relation uni-directionnelle pouvant évoluer vers une relation de pouvoir, un parallèle peut être fait avec le milieu de la médecine, où l'on indique que le professionnel de santé doit, non pas *parler au* patient, mais *parler avec* le patient. Il s'agit de mettre en place une certaine réciprocité dans la relation.

## Vers une éthique relationnelle

Mais la notion d'humanité, telle qu'elle est définie plus haut, n'est pas le seul sens que l'on peut donner à cette notion. On peut en effet parler d'humanité dans le sens du geste d'humanité, dans sa définition dynamique, à savoir « faire preuve d'humanité ». Pour exister effectivement, l'humanité nécessite la reconnaissance de l'autre : sans elle, l'humanité reste à l'état de potentiel. Ce sont, par exemple, les gestes d'humanité qui reconnaissent et actualisent l'humanité d'un bébé ; c'est grâce à eux qu'il peut se réaliser comme être humain.

Pour éviter les différents risques cités plus haut, une certaine éthique relationnelle dans les rapports interpersonnels peut être utile. Des « petits riens », des gestes, des attentions sont essentiels à cette éthique.

« De toutes les tentations humanitaires, l'abus de pouvoir est le plus fort et le plus inquiétant. Il a lieu non seulement dans les relations de l'aide au bénéficiaire, mais aussi au sein des fonctionnements internes des organisations d'aide. »

Vaux, Tony. *The Selfish Altruist : Relief Work in Famine and War*. London; Sterling, VA: Routledge, 2001, p.96. Traduction de l'auteur.

*Un jour, lors d'une visite dans un de ces lieux de détention particulièrement difficiles, une collègue déléguée a reçu une requête inhabituelle : un détenu lui a demandé si elle pouvait revenir le voir et lui apporter du parfum. La déléguée était un peu déroutée, tant par la nature de cette demande qu'en raison des règles de sécurité. Le soir, elle a demandé à un collègue un peu d'eau de toilette, et le lendemain elle est retournée voir le détenu et lui a donné quelques gouttes de ce parfum. Celui-ci s'est alors copieusement et joyeusement aspergé le visage, les cheveux et les vêtements. L'homme était rayonnant ; il s'est redressé, a regardé la déléguée et lui a dit avec reconnaissance : « Vous savez, pour la première fois depuis que je suis ici, je sens bon ; je me sens humain ».*

Paul Bouvier – « Soins humanitaires et petites choses dans des lieux déshumanisés » *Revue internationale de la Croix-Rouge*, 2012, p. 364.



# Citoyenneté et humanité : vers une éthique relationnelle

Anaïs Rességuier

Doctorante en Philosophie CEVIPOF - Sciences Po

Synthèse de l'intervention - Rencontre du FAIVE 2014



L'intégralité de l'intervention d'Anaïs Rességuier est disponible dans les actes de la Rencontre du FAIVE 2014 sur le site de l'Observatoire : [www.observatoire-volontariat.org](http://www.observatoire-volontariat.org)

Forum des Acteurs et des Initiatives  
de Valorisation des Engagements



## Au-delà de notre appartenance à une communauté particulière

Dans le cadre de cette intervention, on entend par citoyenneté le fait d'appartenir à une communauté particulière, et ce, bien au-delà de la nationalité, comme on le résume souvent. Ce premier cercle de la citoyenneté se trouve être transcendé par un second cercle, ce qu'on appelle l'humanité : le citoyen appartient à une communauté particulière ; l'être humain à la communauté universelle. L'engagement de solidarité internationale se fonde sur le sentiment de cette humanité commune, de sa valeur une et universelle, qui permet de le faire vivre. Historiquement, on peut mettre en parallèle l'évolution des notions d'humanité et de dignité. La notion d'humanité s'est développée au cours de l'histoire occidentale au point de devenir universelle. De même, la dignité, dans la Grèce antique notamment, n'était d'abord conférée qu'aux hommes d'un certain rang, avant de connaître un processus d'universalisation. Ainsi, la Déclaration universelle des droits de l'homme, adoptée par les Nations Unies en 1948, s'ouvre sur la reconnaissance de la « *dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine et de leurs droits égaux et inaliénables.* »

La notion d'humanité s'est accompagnée d'une expansion de notre capacité d'empathie, c'est-à-dire de notre capacité à ressentir les souffrances de l'autre, même au-delà de notre communauté particulière. Elle conduit à une ouverture à l'autre et au renforcement du lien social.

## Un double risque de l'universalisation de la notion d'humanité

Le risque d'une universalisation la plus exhaustive possible de la notion d'humanité est de la vider de tout contenu. En effet, la notion d'humanité ne prend pas en compte la nationalité, les origines, le genre, l'âge, le contexte de vie, etc. Niant par définition toute qualité spécifique, la notion d'humanité devient abstraite et vide. Ceci provoque des effets très concrets dans nos relations aux autres, et notamment dans les contextes de solidarité internationale. Ils prennent la forme d'un double risque.

Le premier risque de ce passage d'un individu particulier dans une communauté particulière à un être humain universel, est de se positionner en surplomb. Par exemple, un interlocuteur qui nie ses qualités spécifiques nie le caractère subjectif de son point de vue. C'est une manière de s'élever au niveau de l'universel, et de prétendre, objectivement, « parler au nom de tous<sup>1</sup> ».

1-Foucault Michel. « Il faut défendre la société... » ; Cours au Collège de France. Paris : Seuil, 1997

Le second risque, partant de cette même neutralisation des caractéristiques spécifiques à un individu particulier, a un effet inverse et s'applique plus particulièrement au contexte d'aide à un autre dans le besoin. Dans ce cadre, l'être humain est vidé de son contenu et réduit à sa pure vulnérabilité par le geste compassionnel. En effet, si on enlève toutes les déterminations particulières qui font un être, ce qui reste, et qui est commun à tous, c'est un fond de vulnérabilité essentielle face à la vie, un potentiel de souffrance. De récentes recherches en neurosciences de l'empathie éclairent ces processus de partage de la souffrance<sup>2</sup>. Elles indiquent que si l'empathie peut mener à une plus grande ouverture à l'autre, elle peut également mener à un partage pur et simple de la souffrance, d'un genre comparable à la contagion émotionnelle<sup>3</sup>. Cette « souffrance empathique » est au cœur du système de solidarité internationale, notamment dans les images véhiculées par ses acteurs. Ces processus de partage de la souffrance mènent à une forme de « règne de la pitié »<sup>4</sup>. Ces processus ne conduisent plus alors à une ouverture aux autres mais au contraire à un recentrement sur soi et à un retrait des relations sociales et interpersonnelles. Ce double risque est actif dans le contexte de la solidarité internationale et peut être à l'origine de relations inégalitaires, créant une asymétrie particulièrement forte dans le monde de l'aide internationale. Cette asymétrie peut ensuite conduire à des relations de pouvoirs.

2-Klimecki, Olga et Singer, Tania. « Empathy from the Perspective of Social Neuroscience. » In *The Cambridge Handbook of Human Affective Neuroscience*, édité par Jorge Armony and Patrik Vuilleumier. Cambridge; New York : Cambridge University Press, 2013.

3-Transfert des émotions d'une personne à une autre. Par exemple, dans une crèche, lorsqu'un bébé commence à pleurer et que les autres, comme par contagion, pleurent également.

4-Concept développé par Anaïs Rességuier

« Il faut faire beaucoup plus d'efforts pour avoir ce lien, ce lien communicationnel. Et parfois, on n'arrive tout simplement pas à le mettre en place. On n'évolue pas au même niveau, pour le dire en ces termes, on n'est pas sur le même terrain. Tu fais de ton mieux (...) avec toute la sensibilité communicationnelle dont tu es capable, pour avoir un véritable échange avec les personnes mais ce n'est jamais gagné. Bien entendu, c'est plus difficile et ça n'a pas le même niveau d'authenticité qu'avec quelqu'un d'un milieu et de perspectives similaires aux tiens. (...) On peut parler de plus de choses avec quelqu'un qui a la même éducation que toi ; avec les autres, la discussion se limite à des choses utilitaires. Il y a moins d'échange. C'est alors plus à moi à les écouter et à m'assurer que je ne suis pas condescendant (patronising) envers eux. »

Entretien réalisé et traduit par Anaïs Rességuier auprès d'un employé d'une ONG internationale au Liban qui travaille avec des réfugiés syriens - juin 2014